

Éditorial : Jacques Borie, rendre la langue plus habitable

Lui rendre hommage, c'est le lire. C'est avec cette indication que ce numéro de *L'Hebdo-Blog, Nouvelle série* rend hommage à notre collègue Jacques Borie. L'un après l'autre les textes de ce numéro dressent le portrait d'un psychanalyste décidément vivant. « Lacan, la vie » [\[1\]](#), que vous trouverez en ouverture, nous a été transmis par Nicole Borie à qui s'adressent nos pensées chaleureuses. Jacques Borie l'a écrit à l'aube du XXI^e siècle, il y démontre avec force combien la politique de la psychanalyse était toujours au cœur de ses préoccupations.

« Un poète doit laisser des traces de son passage, non des preuves. Seules les traces font rêver » [\[2\]](#), dit merveilleusement René Char. Suivons les traces sérieuses, engagées et pertinentes d'un psychanalyste *concerné* [\[3\]](#). Nous évoquerons dans cet éditorial son livre, *Le Psychotique et le psychanalyste*, témoignage d'un clinicien au plus près du dire des sujets qu'il a rencontré dans sa pratique.

Jacques Borie y trace un parcours qui commence par la rencontre d'une demande inopinée, celle qu'un sujet psychotique au jeune praticien qu'il était et qui a eu un effet de précipitation alors qu'il se trouvait au seuil hésitant de son autorisation. Il le décrit ainsi : « le temps n'était pas aux atermoiements, [...] je n'avais d'autre choix que de me faire partenaire de la jouissance paradoxale de ce sujet : traiter le réel de la langue par la langue elle-même » [\[4\]](#). Avec ce moment d'autorisation, Jacques Borie fait sien le syntagme lacanien : « La psychose, c'est ce devant quoi un analyste ne doit reculer en aucun cas. » [\[5\]](#) Cette phrase est le fil rouge du livre, qui démontre, en s'appuyant sur une

série de cas et sur le mode du singulier, une manière de manœuvrer, avec un style qui réunissait le pragmatique, le démocratique et l'ironique [6].

Lors d'un entretien donné à la revue *Vacarme*, au moment de la publication de son livre, il explique combien la manière de faire de Lacan l'avait marqué : ce dernier ayant inventé « une façon de [...] questionner qui sort de la psychiatrie classique : il invente une forme de conversation à bâtons rompus qui nous guide encore aujourd'hui » [7].

Jacques Borie savait, à partir de la clinique et de l'étude rigoureuse, que dans la psychose il est nécessaire d'accompagner le sujet pour « trouver un abri » où la langue « cesse un tant soit peu d'être un gouffre sans cesse réouvert » [8]. Il précise dans ce même entretien qu'il lui semble que Lacan « a été le premier à avoir l'idée que, dans la psychose, il y avait à repérer un dérèglement intime entre le langage et le vivant » [9].

« Rendre la langue plus habitable » [10] est une indication précieuse. Une des traces qu'il nous invite encore à suivre.

[1] Cf. Borie J., « Lacan, la vie », *L'Hebdo-Blog*, n°219, 9 novembre 2020, publication en ligne (www.hebdo-blog.fr).

[2] Char R., *En trente-trois morceaux et autres poèmes*, Paris, Gallimard, 1995, p. 54.

[3] Cf. Borie J., *Le Psychotique et le psychanalyste*, Paris, Éditions Michèle, 2015, p. 13.

[4] *Ibid.*, p. 14.

[5] Lacan J « Ouverture de la Section clinique », *Ornicar ?*, n°9, avril 1977, p. 12.

[6] Cf. Borie J., *Le Psychotique et le psychanalyste*, *op. cit.*, p. 83-91.

[7] Borie J., « Le psychotique et le psychanalyste », entretien, *Vacarme*, n° 62, hiver 2013, p. 207-227, disponible sur le site de *Vacarme* (www.vacarme.org).

[8] Borie J., *Le Psychotique et le psychanalyste*, *op. cit.*, p. 86.

[9] Borie J., « Le psychotique et le psychanalyste », entretien, *op. cit.*

[10] Borie J., *Le Psychotique et le psychanalyste*, *op. cit.*, p. 86.

Lacan, la vie

Lors[*] du colloque « Jacques Lacan 1901-2001 » organisé en mai dernier à Rome, le professeur Stefano Agosti de l'université de Venise notait fort justement que : « S'il y a une vingtaine d'années Lacan était à la mode, maintenant qu'il ne l'est plus il devient clair que Lacan est le futur » [1]. Je suis en effet frappé que nulle part Lacan ne soit devenu un auteur parmi d'autres, selon la tradition de réduction du savoir au catalogue et à l'accumulation propre à une certaine logique universitaire. Ceux qui s'y réfèrent témoignent tous de leur position subjective, de leur prise de parti, bref de leur transfert, soit du mode sous lequel ce qui est attendu de notre lien à l'Autre anime le vivant de notre discours, hors de la répétition et de l'imitation. Car Lacan n'a jamais voulu être autre chose qu'un psychanalyste consacré entièrement à sa pratique et à son enseignement. Pas d'œuvre, pas de dogme, pas de système de pensée, pas de théorie (ou alors mille !), mais un enseignement, soit ce qui est porté par un corps, une voix, un souffle, et qui vise à faire signe d'autre chose, à qui veut bien y mettre à son tour un peu (et même beaucoup) de

lui-même. Au-delà de la disparition de sa personne, si son enseignement reste vivant, c'est parce que Lacan savait s'adresser à quiconque (bien au-delà des supposés spécialistes), c'est-à-dire non pas à tous mais à chacun, et non pour défendre les psychanalystes, mais pour les inviter à répondre aux questions de leur temps.

Cette question de l'adresse singulière fait qu'aujourd'hui encore, celui qui lit pour la première fois un texte de Lacan se trouve – comme ce fut mon cas, il y a trente-cinq ans, à la sortie des *Écrits* – atteint d'un double choc : à la fois celui de n'y pas comprendre grand-chose, et cependant d'être convaincu d'un « ça me concerne ». C'est ainsi que l'on s'assure que le savoir est à la bonne place, encadré par l'insu, et que le dire à venir a une chance de pas être psalmodie, mais événement. Ce qui m'a le plus touché chez Lacan, tant dans ma seule rencontre avec lui, lorsque j'avais à peine vingt ans, que dans chaque lecture, c'est sa générosité toujours disponible à qui a un peu de désir. Vous lui dites que vous ne comprenez rien à ses textes, il vous répond c'est normal, c'est pas fait pour une lecture solitaire, mettez-vous avec d'autres aussi embarrassés que vous ; et il appelle ça un cartel. Son École est un échec, il la dissout et propose à ceux qui l'aiment encore une contre-expérience, notre École de la Cause freudienne. Vous voulez lui parler, mais vous vous dites qu'un homme aussi occupé n'aura certainement pas de temps pour le pauvre sujet que vous êtes, et il vous répond : « Venez tout de suite ». Il garde si peu pour lui qu'il donne même ce qu'il n'a pas – c'est sa définition de l'amour – ce qui n'est pas pour plaire à la cohorte des non-dupes, ceux qui croient pouvoir juger sans rien donner.

Cette dimension de l'amour au présent, en acte dans l'appropriation du savoir, Lacan a su le susciter en enseignant dans une position d'analysant, de sujet divisé, et en espérant un effet de propagation par vagues, par

tourbillon, et non une pétrification dans un savoir mort.

Il montre que pour l'être parlant la vie est une chose si énigmatique que celui-ci l'éprouve plus comme exil de soi que comme plénitude de l'étant à son *Umwelt*.

Le Lacan classique, met d'abord l'accent sur le langage en tant que puissance de mortification : la structure déterminant le sujet à son insu, le vivant est renvoyé à l'imaginaire, et la pulsion réduite à sa signification. Dans cette logique, qui fut nécessaire à Lacan pour contrer le postfreudisme réduisant l'enseignement de Freud à l'adaptation à la réalité et à la force du moi, la visée de la cure est l'accomplissement de la vérité, la subjectivation de l'*être-pour-la-mort*, ou l'assomption de la castration, bref un sujet épinglé par ce qui lui manque. L'analyste y est le partenaire du sujet comme le mort l'est au bridge. Il permet de compter les coups d'une partie entièrement réglée par des lois de la permutation. Le parcours d'une analyse est alors celui de la reconnaissance d'une nécessité. Cette nécessité a aussi pour nom le père, en tant que fonction introduisant le sujet à l'universel, au *pour tous*, contrant les caprices de la mère inassouvie.

Depuis quelques années, grâce au travail de Jacques-Alain Miller, un autre Lacan apparaît, dans ce que nous appelons maintenant son dernier enseignement. Tenant compte des impasses produites par cette logique de domination sans partage du symbolique, Lacan a, petit à petit, réorienté son enseignement du côté du réel, soit de l'impossible – ce que nous ne pouvons supporter, définition de la clinique. La question de la vie, jusque-là minorée, subordonnée, peut alors prendre une nouvelle dimension. C'est la langue elle-même qui devient *lalangue*, où l'on entend résonner le babil de l'enfant avant l'*alphabétisation* [2]. De structure définie comme un pur jeu de signifiant, cette langue devient appareillage, mixant l'hétéros du sens et de la jouissance. C'est l'analyste qui est convié à désertier son échiquier pour avoir des mamelles, autre face de l'énigmatique Tirésias. Une vacillation

(calculée bien sûr) de la neutralité est encouragée, traversant le miroir de l'image de l'analyste ataraxique et aux lèvres pincées. Bien loin du fonctionnaire de la nécessité, Lacan promeut l'analyste comme poète de l'« entreprêt » [3], comme homme assoupli à la contingence, brisé à l'équivoque, manieur du malentendu « de la bonne façon ».

La fin (sa finalité) de la cure peut alors être abordée dans une toute autre perspective : aucune résorption du sujet dans l'universel n'est possible, la singularité, en tant qu'elle touche à l'usage même que fait le sujet de son corps par l'entremise de la pulsion, est sa boussole. C'est une solution de l'impossible à quoi chacun peut consentir, pour sortir enfin de cette citadelle de défense contre la vie qu'est la névrose.

Ce déplacement dans l'enseignement de Lacan obéit certes à la logique interne de son discours, mais aussi à ses impasses, toujours fécondes dans leur rebroussement même, à ses apories qui, situées au bon endroit, invitent à reprendre les choses sous un autre angle. Conformément à la structure de solide des vérités (il faut les manier pour en voir la *varité*), il est aussi une tentative de réponse aux impératifs de la jouissance contemporaine, en mutation radicale par rapport à l'époque de Freud.

Les figures de l'Autre de la culture et du Nom-du-Père associées aux divers idéaux sociaux ont été subverties par l'universalisation de la science et du capitalisme, et sont impuissantes à réguler comme à négativer la jouissance. Celle-ci ne se situe plus, dès lors, que du *plus-de-jouir*, soit de l'objet. D'où les nouveaux symptômes : toxicomanie, anorexie / boulimie, suicide des jeunes, violences, traumatismes divers et mortification masochiste pour beaucoup. La jouissance, désarrimée du discours, dévoile sans réserve sa face mortelle. Au niveau collectif, autre versant de l'individuel, Lacan, à l'époque où pourtant les idéaux

humanistes et la croyance au progrès avaient encore quelques partisans, n'a eu de cesse d'annoncer la montée des périls. En 1964, à la fin du Séminaire XI, il soutient que le drame du nazisme et de l'holocauste n'est nullement une forme dépassée de l'histoire, mais une « résurgence, par quoi il s'avère que l'offrande à des dieux obscurs d'un objet de sacrifice est quelque chose à quoi peu de sujets peuvent ne pas succomber, dans une monstrueuse capture » [4]. En 1967, dans sa « Proposition sur le psychanalyste de l'École », il note que le phénomène des camps n'est pas du passé, mais *précurseur* « par rapport à ce qui ira en se développant comme conséquence du remaniement des groupements sociaux par la science [...]. Notre avenir de marchés communs, ajoute-t-il, trouvera sa balance d'une extension de plus en plus dure des procès de ségrégation » [5]. Puis, en 1972, dans « Télévision » [6], il annonce la montée du racisme, liée au capitalisme qui, ne voulant reconnaître que des individus consommateurs, exclut le féminin comme une race étrangère. Et il ajoute, dans son Séminaire sur « Le savoir du psychanalyste », que le discours capitaliste « laisse de côté [...] les choses de l'amour » [7], puisque l'objet n'y est jamais affecté d'une perte pure (condition de l'amour comme signe de la présence de l'Autre au-delà de l'objet), car toujours recyclable dans l'univers du marché.

Cet individu complété de son objet, moderne monade autistique, est cependant voué à la consommation, liste sans fin des *encore un* qui ne trouvent de limite que dans la mort. Là aussi, faute d'un lien social (un discours) apte à opérer une séparation, le sujet est livré sans autre principe d'arrêt que le réel de la mort et la ségrégation haineuse des modes de jouissance.

Ce que Freud annonçait dès 1920, avec la pulsion de mort et l'au-delà du principe de plaisir, tend aujourd'hui à devenir le régime de notre temps. Le 11 septembre 2001, l'entrée dans le vingt-et-unième siècle s'est marquée du sacrifice du terroriste, dont la maxime est justement épinglée par Jacques-

Alain Miller, dans sa troisième lettre à l'opinion éclairée : « 'Je voulais un corps d'ange' [...] Oui, d'ange exterminateur » [8]. Son corps l'embarrasse ; il le sacrifie pour que l'Autre enfin existe, à l'envers de l'opération attendue d'une analyse, séparer le corps et l'idéal. Éric Laurent [9] ajoute que le terroriste veut, au-delà des symboles, frapper le vivant, à la mesure même du paradoxe d'une guerre où l'on ne doit pas voir de cadavres. C'est que la vie elle-même pose problème à l'être parlant, parasité par le langage ; il ressent la vie comme angoisse plus que la mort ; c'est pourquoi, l'un des mollahs des talibans a pu prophétiser en s'adressant à ces ennemis : « Nous vaincrons car nous aimons plus la mort que vous n'aimez la vie ». Nous croyions que notre époque est caractérisée par la fin des idéaux ; nous n'y sommes pas ; c'est aujourd'hui la mort même qui apparaît comme idéal, notre Éros noir dans les jouissances individuelles mais aussi de masses. En 1744, paraît à Naples, une seconde version d'un livre étrange d'un philosophe plutôt baroque auquel Lacan se réfère volontiers à plusieurs reprises, Giambattista Vico. Dans ce livre, *Scienza nuova*, il décrit l'histoire des commencements de l'humanité aux résonances très actuelles : « au milieu de la plus grande affluence et de la foule des corps, vivent-ils comme des bêtes farouches dans une profonde solitude des sentiments et des volontés » [10].

Lacan nous parle de notre époque dans un autre style, en cherchant le rationnel dans la folie moderne, sans dénonciation vertueuse, ni espoir dans un quelconque progrès. Pour reprendre la parodie qu'il fait des intellectuels de droite comme de gauche, dans son Séminaire sur *L'Éthique de la psychanalyse*, il ne se range, empruntant les termes au théâtre élisabéthain, ni du côté du *fool* – le demeuré, l'innocent –, ni du côté du *knave* – le « *coquin fieffé* », pas loin de la vraie canaille [11]. Et il va jusqu'à interpeller les psychanalystes sur leur part de responsabilité dans « la sauvagerie » qui s'accroît chaque jour et dans « le trait

sauvage des expédients dont on y pare » [\[12\]](#). On pare à quoi ? À ce que la psychanalyse révèle comme défaut fondamental de l'être, soit son *être-pour-le-sexe*. Et que lui reproche-t-il, à la psychanalyse ? Elle « ne prend pas en charge ce dont pourtant [...] elle se réclame » [\[13\]](#). La réponse de Lacan est donc radicale : le devoir du psychanalyste est de répondre des effets du scandale de la découverte freudienne. Si le rapport sexuel est impossible, chacun doit pouvoir tirer les conséquences de ce réel pour s'inventer une conduite civilisée qui ne contourne pas cet impossible. Faute de quoi, c'est le régime du parasexué, le règne de l'objet, c'est la tyrannie du surmoi qui commande, « Jouis ! », et la ségrégation qui emporte avec elle cette « sauvagerie des expédients dont on y pare ».

En centrant la psychanalyse sur le défaut de la langue à rendre compte de la différence sexuelle, Lacan – bien loin de s'affliger de ce ratage – ouvre la voie à un rapport au vivant qui n'est pas déduit de l'Autre préalable, et qui est désarrimé du sens commun. Les noms de la réponse à ce défaut pourraient être pulsion, féminité, amour, invention, ou d'autres encore, et l'affect qui en témoignerait serait plutôt du côté de la gaieté que de l'ennui ou de la morosité. Pourtant, c'est la dépression qui est l'affect contemporain le plus répandu, conséquence de la science qui ne connaît le sujet que comme réduit au fonctionnement, sans particularité, coupé du sentiment même d'exister. L'exigence moderne de transparence intégrale fait apparaître la psychanalyse, dans une inversion paradoxale, comme le refuge de la pudeur. L'usage du langage qu'elle promeut n'est pas de tout dire, au contraire, une certaine opacité lui convient, le malentendu est son domaine, un juste mi-dire y est requis plutôt qu'une quelconque nomination de l'obscénité, et la joie qui s'en éprouve est celle qui relie, non sans équivoque, le savoir à la vie. D'où une certaine gaminerie chez Lacan : « Chacun sait que je suis gai, gamin même on dit : je m'amuse. Il m'arrive sans cesse, dans mes textes, de me livrer à des plaisanteries

qui ne sont pas du goût des universitaires. C'est vrai. Je ne suis pas triste. Ou plus exactement, je n'ai qu'une seule tristesse, dans ce qui m'a été tracé de carrière, c'est qu'il y ait de moins en moins de personnes à qui je puisse dire les raisons de ma gaieté, quand j'en ai. » [\[14\]](#) Pour Lacan, c'est de la version que chacun propose de son rapport à la langue qu'est attendu du nouveau dans le lien social : pas la langue privée de l'obsessionnel, la langue de bois de la secte, la langue féroce du paranoïaque, mais celle qui fait résonner dans le sens son altérité, et dans la mortification de la chaîne des signifiants, l'écho des pulsions qui hantent leur béance de leur silencieuse insistance.

Lacan s'adresse à chacun et fait ainsi foule paradoxale. De l'expérience de la cure, il fait le pari qu'un nouveau mode de lien social puisse se fonder, à partir du plus intime. Son invention du dispositif de la passe, chargé de vérifier comment une analyse menée à son terme permet de soutenir le désir de l'analyste, est aussi conçu comme un *Witz*, un mot d'esprit, métissage de sens et de jouissance, qui ne produit son effet que de l'assentiment de l'Autre, la communauté des rieurs, ravie et enrichie de l'invention du passant.

Le XXI^e siècle n'est pas une ère post-lacanienne – comme on dirait postfreudienne pour mieux enterrer l'invention de Freud –, pas plus celle d'un retour à Lacan : Lacan nous parle au présent, et c'est à prendre les choses par ce biais, celui du style et celui de la vie, et du style de vie, que nous aurons une chance de répondre – avec tous ceux qui veulent bien converser sur ce sujet – aux impasses croissantes de notre civilisation.

[\[*\]](#) Cet article est la transcription d'un extrait d'une intervention de Jacques Borie à l'occasion du colloque « Actualité de Jacques Lacan » à Lyon le 1^{er} décembre 2001, à

l'occasion du 100^e anniversaire de la naissance de Jacques Lacan. Elle a été publiée dans le bulletin de l'ACF-Rhône-Alpes : *Par Lettre*, n°15, avril 2002, p. 29-38 ; dans *La Cause freudienne*, n°50, février 2002, p. 180-185 ; et sur *Ornicar ? digital*, publication en ligne (www.wapol.org).

[1] Agosti S., intervention lors du colloque « Jacques Lacan 1901-2001 », Rome, 25-26 mai 2001, actes publiés dans *La Psicoanalisi*, vol. 30/31, 2002.

[2] Cf. Lacan J., « Postface », *Le Séminaire*, livre XI, *Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1973, p. 252.

[3] Lacan J., « Télévision », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 545.

[4] Lacan J., *Le Séminaire*, livre XI, *Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, *op. cit.*, p. 246-247.

[5] Lacan J., « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », *Autre écrits*, *op. cit.*, p. 257.

[6] Cf. Lacan J., « Télévision », *op. cit.*, p. 534.

[7] Lacan J., *Je parle aux murs*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2011, p. 96.

[8] Miller J.-A., « Troisième lettre. La tendresse des terroristes », *Lettres à l'opinion éclairée*, Paris, Seuil, 2002, p. 162-163.

[9] Laurent É, intervention lors de l'Agence Lacanienne de Presse, 19 octobre 2001.

[10] Vico G., *Scienza nuova*, seconde version, 1744, trad. *La Science nouvelle. Principes d'une science nouvelle relative à la nature commune des nations*, Paris, Fayard, 2001, p. 537.

[11] Cf. Lacan J., *Le Séminaire*, livre VII, *L'Éthique de la*

psychanalyse, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1986, p. 215.

[12] Lacan J., « Introduction de *Scilicet* au titre de la revue de l'École freudienne de Paris », *Scilicet*, n°1, 1968, p. 4.

[13] *Ibid.*, p. 3.

[14] Lacan J., « Allocution sur les psychoses de l'enfant », *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 363.

Un tableau, un film. Un souvenir de Pontormo, avec Jacques Borie

La mort est irreprésentable. Comment réaliser celle de Jacques Borie ? Qu'il ne soit plus là pour partager tant de choses, comme on le faisait depuis si longtemps ? Que faire de cette irréversibilité qui soudain s'impose ? Il aurait dû être ici pour notre Antenne clinique ce 9 novembre 2020. Une séance annulée pour cause de COVID-19 et voilà que maintenant Jacques n'est plus. La mort est toujours un rendez-vous manqué.

Novembre, c'était aussi l'occasion de se retrouver autour d'un rizotto ou de tagliolini aux truffes blanches, pour poursuivre nos discussions entamées en Italie. D'où le choix du texte : « Une orgie d'églises en Italie » [1]. Une orgie d'églises, c'est un titre intrigant, emprunté à une citation Lacan où il fait état de son « baroquisme » [2], comme d'un qualificatif dont il accepte d'être affublé.

D'où, ici, le souvenir de notre visite commune à l'église Santa Felicita, à proximité du Ponte Vecchio à Florence, devant le tableau stupéfiant de Pontormo, *La Déposition de Croix*. Puis ce sera Carmignano voir un autre tableau majeur de Pontormo, *La Visitation*. Jacques a écrit sur *La Déposition de Croix* et moi sur *La Visitation* [3]. Ce souvenir comme un clin d'œil par-delà ce qu'on aurait voulu encore pouvoir se dire.

Devant cette *Déposition de Croix*, Jacques Borie insiste très justement sur ce qui apparaît d'emblée comme une vacillation. De quoi s'agit-il ? On croit reconnaître une descente de croix mais il n'y a pas de croix ; une mise au tombeau mais il n'y a pas de tombeau ; c'est une Pietà mais le Christ ne repose pas dans les bras de sa mère ; il n'y a pas non plus de paysage en arrière-fond ; les couleurs, entre les roses et les verts clair, sont comme des habits transparents à même la peau, sur des corps distendus, aux formes inédites, des déformations voulues par le peintre, propres au maniérisme.

Pontormo est né en 1494. Orphelin à dix ans, il est envoyé à Florence où il entre dans l'atelier d'Andrea del Sarto, puis dans celui de Léonard de Vinci. À la Certosa pour échapper à la peste qui ravage Florence de 1523 à 1525. C'est ensuite qu'il se met au travail de *La Déposition de Croix* à Santa Felicita, dans la lignée directe de son positionnement maniériste, où se joue sa liberté, inédite, surprenante, colorée.

Jacques Borie rappelle dans son texte que Lacan a évoqué un lien entre son propre style et la fonction irremplaçable du maniérisme [4]. Pontormo avec Lacan, à propos de l'objet regard, irréprésentable, dont l'effet traverse le tableau, comme Kant avec Sade [5], autour de la présence absente d'un objet dont l'effet s'articule au corps, qu'il affecte directement. Comme le conclut Jacques Borie : « c'est cet effet qui a fait courir Freud puis Lacan et chacun de nous à l'occasion dans ces églises d'Italie où nous trouvons une satisfaction assumée de corps jouissants. Un plaisir que Lacan

l'appellera ‘‘la régulation de l'âme par la scopie corporelle’’ [\[6\]](#) » [\[7\]](#).

La Déposition de Pontormo, dit Jacques Borie, interpelle le spectateur, et met en jeu le surgissement du regard, comme objet inassimilable aux cordonnées de l'espace. L'objet regard précipite le déséquilibre des personnages pris dans une chute, en suspend dans l'air : la subversion d'un tableau, qui surgit sans profondeur, sans décor, aux couleurs et aux formes peu naturelles dont le centre est un trou autour duquel tout s'anime dans un tourbillon. Un tourbillon dont je dirais qu'il est comme une origine qui se prend dans le devenir, « dans le tourbillon de ce qui est en train de naître dans le devenir et le déclin » [\[8\]](#) – un devenir encore incertain, en même temps qu'assuré, entre la mort et la résurrection.

L'autre souvenir : un film, *La Ricotta*, dans lequel Pasolini fait de *La Déposition de Croix* de Pontormo un tableau vivant – un moyen métrage pour lequel Pasolini fut condamné pour blasphème.

Sur fond de Passion du Christ, Pasolini met en jeu une autre passion, celle de Stracci, qui doit jouer le rôle du bon brigand sur sa croix. Stracci qui se prive de son panier repas pour le donner à sa famille, qui se fait ensuite voler sa nourriture par un chien, qu'il finira néanmoins par caresser tendrement. Comme l'écrit Pasolini, « Le Saint, c'est Stracci » [\[9\]](#). Suite à une série d'échanges et de péripéties, Stracci se retrouve finalement affamé jusqu'à atteindre un énorme plat de ricotta, dont il se gave juste avant le tournage. Pris d'indigestion, il meurt sur la croix, devant la caméra. Telle est sa passion !

En contrepoint de l'objet regard insaisissable au centre du tableau de Pontormo, Pasolini met en jeu dans *Ricotta* un autre objet inatteignable. La ricotta qui disparaît, Stracci la cherche, avide, jusqu'à en mourir : un excès qui dépasse le manque. Un excès qui se révèle en déséquilibre par rapport à

un manque qui se situe au-delà de l'objet, un manque qu'aucun objet ne peut satisfaire : Stracci, affamé, envers de l'anorexique, rencontre aussi ce point où se révèle qu'« aucune nourriture ne satisfera jamais la pulsion orale, si ce n'est à contourner l'objet éternellement manquant » [\[10\]](#).

Des passions nouent ensemble corps, religion, politique, poésie et cinéma, jusqu'à cet extraordinaire entretien du réalisateur du film, interprété par Orson Welles, qui vient troubler par son altérité le réalisateur effectif du film qu'est Pasolini, qui lui fait jouer son rôle dans son propre film, tout en lui faisant prononcer des vers tirés du même recueil *Poésie en forme de rose*, créant un effet de mise en abyme sidérant :

« Je suis une force du Passé. Mon amour ne réside que dans la
tradition.

Je viens des ruines, des églises,
des retables, des villages
abandonnés dans les Apennins ou les Préalpes,
où ont vécu mes frères.

[...] monstrueux, celui qui est né
des entrailles d'une morte.

Et moi, fœtus adulte, je rôde
plus moderne que tout moderne
pour trouver des frères qui ne sont plus » [\[11\]](#).

La Ricotta, c'est une autre version de la Passion, une autre *Déposition de Croix* : on partageait avec Jacques Borie une passion énigmatique pour ce film, où tout se croise, la vie et la mort, l'origine et le destin, la peinture, la poésie et le cinéma. Et la psychanalyse aussi bien qui, comme l'aimait le dire Jacques Borie, est d'abord une pratique, une praxis qui apparaissait si bien dans son style de transmission clinique : pas seulement des significations à donner mais des choses à faire, pour aller au-delà de ce dont chacun pâtit.

[1] Borie J., « Une orgie d'églises en Italie », *La Cause du Désir, L'Objet regard*, hors-série spécial 46es journées de l'ECF, novembre 2017, p. 9-32.

[2] Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *Encore*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1975, p. 102.

[3] Ansermet F., « Visitation de Pontormo », *Lettre Mensuelle*, n°241, 2005, p. 32-33.

[4] Cf. Lacan J., *Le Séminaire*, livre V, *Les Formations de l'inconscient*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1998, p. 30.

[5] Cf. Lacan J., « Kant avec Sade », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 765-790.

[6] Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *Encore*, *op. cit.*, p. 105.

[7] Cf. Borie J., « Une orgie d'églises en Italie », *op. cit.*, p. 9-32.

[8] Benjamin W., *Origine du drame baroque allemand*, Paris, Flammarion, 2009, p. 56.

[9] Pasolini P. P., *Poésie en forme de rose*, Paris, Rivages, 2015, p. 187.

[10] Lacan J., *Le Séminaire*, livre XI, *Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1973, p. 164.

[11] Pasolini P. P., *Poésie en forme de rose*, *op. cit.*, p. 75-77.

« Manier la langue d'une certaine manière, dans un effort de jouissance ordonné »*

Je n'ai jamais oublié cette phrase prononcée par Jacques Borie en 1999, à la Section clinique de Lyon. Sa précision – chaque signifiant utilisé y a son poids –, nous fait entendre le souci d'un analyste qui n'a jamais reculé devant la psychose [\[1\]](#). Et pourtant, si nous considérons une autre de ses prises de parole publiée [\[2\]](#) dans *Les Cahiers de la clinique psychanalytique* de 2016 nous mesurons combien la référence à la psychanalyse s'est absentée des lieux qui traitent la folie.

Il y a la question clinique et il y a l'énigme de la vie qui déborde largement les références aux diagnostics et aux protocoles pour « penser » les traitements. Cette année-là, nous avons choisi comme thème de travail, « La folie au XXI^e siècle » [\[3\]](#). J. Borie, évoquant le psychiatre allemand Clemens Neisser [\[4\]](#), nous rappelait que ce dernier faisait usage d'une notion pertinente, plutôt heureuse quant aux conséquences que nous pouvons en tirer, celle de « signification personnelle ». Il nous invitait à accueillir cette formulation de la psychiatrie du XIX^e siècle à partir de ce que l'expérience de sa propre analyse enseigne au psychanalyste : « lorsque l'on parle, ça ne parle qu'à soi » [\[5\]](#). La pratique de la conversation avec les psychotiques, soutenue dans les cabinets et dans les présentations de malade est une invitation faite au sujet, avançait-il alors, d'« expliquer sa signification personnelle » [\[6\]](#). Un souci dont nous pouvons faire l'hypothèse qu'il permet d'apercevoir si elle « est compatible avec quelque chose en lien avec les

autres » [7]. J. Borie proposait alors, du ton résolu qui était le sien, « la conversation comme traitement de la signification personnelle » [8].

Ne nous laissons pas emprisonner par le signifiant « signification » : il y a l'effet de sens produit par l'articulation signifiante, il y a les signifiants-mâtres qui verrouillent la formule du fantasme, il y a les signifiants / significations (S_1), qui arriment le sujet en proie aux phénomènes élémentaires. Dans la présentation de malade par exemple, il ne s'agit pas d'un interrogatoire pour faire démonstration de la structure et faire valoir le savoir psychanalytique, ce qui serait délire. Il s'agit d'une conversation qui redistribue « la jouissance [...] dans la parole » [9], réordonnant ainsi ce qui sera toujours à refaire, compte tenu des désordres qui habitent la *lalangue* du sujet. Quelle « signification personnelle », de ne pas faire sens commun, peut se prêter « à la saisie par l'Autre » [10], un Autre civilisé, dans la conversation en acte avec l'analyste ?

Je me suis souvent demandé ce qui pouvait faire la solidité d'une pratique, celle de la présentation de malade, renforcée avec le temps dans des institutions psychiatriques et de soins qui adoptent officiellement la langue « anti-sujet », « anti-*parlêtre* », mais continuent de les permettre, de les accueillir. Certes, il faut, côté institutionnel, avoir des amis, savoir-faire avec le mépris, la haine, et dans le même temps accepter de se prêter à l'inattendu de ce qui parvient à relier le sujet à la communauté humaine. J. Borie savait susciter ce transfert-là.

Une politique subtile qui n'exclut pas la fermeté et un enseignement qui se fait démonstration d'une rigueur attentive aux réponses de chacun·e, ce dont le psychanalyste, dans sa pratique, ne cessera jamais d'avoir à répondre.

* Borie J ., « La question du transfert avec les

psychotiques », *Les Cahiers de la clinique psychanalytique. La Section clinique de Lyon*, n°4, décembre 1999, p. 37-49.

[1] Cf. Lacan J., « Ouverture de la Section clinique », *Ornicar ?*, n°9, avril 1977, p. 12.

[2] Borie J., « La folie au XXI^e siècle », *Les Cahiers de la clinique psychanalytique. La Section clinique de Lyon*, n°21, 2016, p. 23-35.

[3] Cf. *ibid.*

[4] Clemens Neisseur est l'auteur d'un ouvrage, *Zentralblatt für Nervenheilkunde und Psychiatrie*, paru en 1892, non traduit en français.

[5] Borie J., « La folie au XXI^e siècle », *op. cit.*, p. 31.

[6] *Ibid.*

[7] *Ibid.*

[8] *Ibid.*, p. 32.

[9] Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Choses de finesse en psychanalyse », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 20 mai 2009, disponible sur le site de l'ECF : causefreudienne.net.

[10] *Ibid.*

Celui qui ne reculait pas

Avec Jacques Borie, nous avons conversé durant de longues années dans le cadre du Champ freudien, du CEREDA [\[1\]](#) et du RI3 [\[2\]](#), de la clinique des psychoses en référence à l'enseignement de Lacan, et à partir de ce que nous appelions modestement « l'expérience de Nonette » [\[3\]](#).

Cette conversation sur la psychose s'est nourrie des apports de *La Convention d'Antibes* sur la psychose ordinaire ainsi que du texte « Clinique ironique » [\[4\]](#) de Jacques-Alain Miller.

Voici ce que nous écrivions ensemble : « Ce qui nous guide est moins la considération d'une clinique de la structure, qu'un soutien de l'invention du sujet dans son travail sur la langue, dans sa capacité de trouver une solution singulière conciliant le vivant et le lien social. C'est pourquoi notre travail de recherche s'appuie sur la variété des cas, moins pour vérifier comment chacun conforterait notre modèle de la psychose, que pour être attentif à la façon singulière dont chacun traite l'impasse de sa jouissance de manière inédite. » [\[5\]](#)

Jacques m'avait fait l'honneur de me demander une postface pour son livre *Le Psychotique et le psychanalyste* [\[6\]](#). Je lui avais donné pour titre « Ne pas reculer », en référence à ce que Lacan préconise concernant la psychose et dont Jacques avait fait son viatique. Il avait fait le choix de soutenir une pratique à plusieurs, donc une pratique psychanalytique, sous transfert, au même titre que celle qui s'exerce dans les CPCT. Ce qui caractérise la pratique à plusieurs à Nonette, c'est qu'il s'agit d'une pratique de la conversation, hors sens, avec des sujets autistes ou schizophrènes graves en séances et au-delà : peinture, musique, théâtre, sport adapté, etc.

À Nonette, nous avons eu à recevoir des « trognons » de parole. Nos efforts allaient dans le sens de les ouvrir à la

communication verbale. Jacques a fait le choix de soutenir cette expérience dont il parlait régulièrement, partout dans le monde qu'il a parcouru. Moi-même ne l'ai-je pas toujours su. Je le mesure aujourd'hui par les témoignages nombreux que je reçois. Jacques était quelqu'un de discret et d'attentionné.

Dans ma postface, j'écrivais : « L'enseignement que nous transmet avec humilité Jacques Borie, c'est son application à tenir la position de l'analyste, en accueillant le sujet comme il se présente, se faisant en cela un serviteur de la psychanalyse comme expérience subjective singulière, imprévisible. » [\[7\]](#)

Il avait pris en compte la modification à apporter dans la position de l'analyste aujourd'hui, d'un désir décidé à une ironie civilisée, qui n'a rien à voir avec un « revenu de tout ! », car il demeure des universaux qui ne sont pas des semblants : tous paranoïaques, tous schizophrènes, tous PPS [\[8\]](#). Cela constituait notre débat permanent, entre nous. Lui, dans sa pratique avec les psychotiques en cabinet – ses publications le montrent – retrouvait les caractères de la pratique avec les autistes ou schizophrènes de Nonette, alors que, pour moi, c'est ma pratique avec les sujets reçus à Nonette qui a inspiré ma pratique au cabinet.

Le dernier chapitre [\[9\]](#) de son livre met en exergue le collectif et pose la question de savoir comment faire avec ces sujets qui ne peuvent vivre « sans le secours d'aucun discours établi » [\[10\]](#).

C'est ce souci politique qui me conduit à évoquer le camarade, l'ami Jacques Borie, pour dire combien, par son engagement dans le projet institutionnel de Nonette, en tant que président de l'association de gestion du Centre, il a su donner de son temps, s'investir, pour apporter son appui aux plus démunis de nos semblables, afin de permettre que se poursuive l'impulsion qui a été la mienne depuis 1973.

Pour moi, demeure le travail appliqué durant plus de vingt ans avec un collègue estimé, pas sans son épouse Nicole, ni sans Simone Rabanel qui a, depuis la création en 1998, jusqu'à il y a peu, exercé la fonction de secrétaire au sein de l'AGCTRN [\[11\]](#) avant de passer le relais à Valentine Dechambre. C'est sur ce pilier que constitue ce travail appliqué que nous pouvons légitimement nous appuyer pour que l'expérience de Nonette se poursuive encore avec ceux pour qui c'est le désir.

[\[1\]](#) CEREDA : Centre d'Étude et de Recherche sur l'Enfant dans le Discours Analytique.

[\[2\]](#) RI3 : Réseau International des Institutions Infantiles.

[\[3\]](#) Jacques Borie assurait depuis 1998 la présidence de l'Association de Gestion du Centre thérapeutique et de recherche de Nonette (AGCTRN).

[\[4\]](#) Miller J.-A., « Clinique ironique », *La Cause freudienne*, n°23, février 1993, p. 7-13.

[\[5\]](#) Borie J., Rabanel J.-R., Viret Cl., « Clinique du suspens », in Miller J.-A. (s/dir.), *La Psychose ordinaire. La Convention d'Antibes*, Paris, Agalma, 1999, p. 51.

[\[6\]](#) Borie J., *Le Psychotique et le psychanalyste*, Paris, Éditions Michèle, 2015.

[\[7\]](#) Rabanel J.-R., « Postface. Ne pas reculer », in Borie J., *Le Psychotique et le psychanalyste*, op. cit., p. 190.

[\[8\]](#) PPS : phénomène psychosomatique.

[\[9\]](#) Borie J., « L'autiste, le psychanalyste et le Président », *Le Psychotique et le psychanalyste*, op. cit., p. 167-185.

[\[10\]](#) Lacan J., « L'étourdit », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 474.

[\[11\]](#) AGCTRN : Association de Gestion du Centre Thérapeutique

et de Recherche de Nonette.

JB

Cela tient de l'impossible, de dire qui il fut. Même d'employer le passé. Alors quelques fragments.

Nous allions monter dans l'avion au retour de PIPOL et beaucoup de nos collègues lyonnais prenaient le même vol ; je lui ai dit en plaisantant « si cet avion s'écrase, c'est presque toute notre communauté analytique lyonnaise qui disparaît d'un coup ! ». Il m'avait répondu avec un sourire malicieux : « Alors on fera autre chose ! » J'ai cru qu'il avait mal entendu. Comment pourrions-nous faire autre chose en étant morts ? Mais dans un second temps j'ai compris que c'était sa réponse, elle m'avait prise à contrepied. Celle du désir envers et contre tout. Il ne s'embarrassait pas de l'idée de la mort, de la perte. *Alors on fera autre chose*, c'était dire qu'il fallait miser sur le désir, pas sur la pensée. Jacques Borie, c'était un désir incarné.

Ce sont ces moments imprévus qui vont me manquer le plus, ces instants de surgissements ou de retournements inattendus. Il y avait toujours une part d'imprévisible avec lui. Ou bien son énonciation : le moment où il prend la parole et qu'il fait mouche. Ou alors sa présence vivante et joyeuse, légère, libre, qui ne s'embarrassait pas des convenances. Ou encore ses colères mémorables, son impétuosité, son impatience.

Il aimait rappeler la question de Lacan « quelle joie trouvons-nous dans ce qui fait notre travail ? » [\[1\]](#) Il nous l'a rappelée souvent. La joie est une boussole fiable. La dernière fois que je l'ai vu, il était joyeux. Joyeux d'avoir pu rassembler la section clinique en septembre dans un nouvel

endroit qui permettait d'accueillir le grand nombre tout en respectant les mesures sanitaires. C'était la salle de spectacle du Vinatier, le lieu où Lacan avait fait sa conférence à Lyon en 1967. C'était le lieu où il l'avait rencontré, entendu la conférence. Il lui avait apporté son manteau à la fin de celle-ci, et Lacan lui avait dit « Qu'est-ce que c'est gentil ! » Quand il nous avait raconté l'anecdote, avec sa pudeur coutumière, nous avons compris que cette rencontre avait orienté sa vie. Je me souviens de sa joie ce jour-là, après la section clinique.

Parmi les formules de Lacan une autre lui plaisait beaucoup : « Faites comme moi, ne m'imitiez pas ! » Ne pas s'imiter soi-même, c'est ne pas se prendre au sérieux, comme il savait si bien le faire, tout en faisant les choses très sérieusement.

Il aimait foncer. Pas seulement en voiture. Il était un spécialiste des réponses laconiques. À un long mail, il répondait « OK » ou « Oui » ! Signé « JB ». Quatre ou cinq lettres. Je n'ai pas souvenir d'un « non ».

[\[1\]](#) Lacan J., « Allocution sur les psychoses de l'enfant », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 369.

Un enseignement, un style

Jacques Borie était précis, son style était clair, sa voix portait une énonciation singulièrement décidée, forte des étonnements que produisaient toujours la lecture des séminaires et des conférences de Lacan. Alternant des moments appuyés pour faire entendre la résonance et par là même la composition et la décomposition des signifiants, à l'aide d'accélération du rythme de la voix pour développer des points logiques, s'autorisant ensuite des retours et

rebroussements, il savait suspendre la pensée de l'auditeur, le mettre au travail. Dans l'intervention « Lacan, la vie » [\[1\]](#), prononcée à l'occasion du centième anniversaire de la naissance de Lacan, il subvertit le genre littéraire de la commémoration. Pas d'état d'âme sur la vie et l'œuvre de Lacan mais *a contrario* une lecture singulière. Un titre court, inhabituel dans notre champ, énigmatique par sa simplicité même. Ce 1^{er} décembre 2001, après le temps de catastrophe du 11 septembre qui marqua l'entrée dans le XXI^e siècle, Jacques Borie nous invitait à ne pas éviter la prise en compte du tranchant de la pulsion de mort pour aller du côté de la vie. Comptant sur seulement trois signifiants de Lacan, « style, vie, Freud », il démontrait comment ces mots introduisent le nouveau apporté par Lacan dans la psychanalyse et sont, aujourd'hui encore, actuels. Trois signifiants qui, non sans évoquer les trois registres RSI, ouvrent autrement la voie de la vie et de la transmission. Jacques Borie, enseignant, parlait sans lire. Il prenait le risque de laisser sa parole avancer « par bouts » détours, retours, orienté du souci éthique du bien-dire, en appui sur ce qui fait impasse, interrogation, question, étonnement. Il incarnait de cette façon, par la force de sa parole, un usage des points de butée, quand le pas qui avance est « un pas de sens », un « il n'y a pas », qui comprend l'objet *a*, indice du désir dont la structure de manque s'avère nécessaire pour que surgisse un *dire autrement*. Ainsi va le style quand il ouvre à du nouveau. Il introduit à autre chose par ce qui fait défaut pour le dire. En opposition à l'*Ego psychology*, et à la suite de Lacan, comment mieux dire l'enseignement de la psychanalyse à partir des effets de transfert d'une adresse toujours singulière qui implique le style de vie ? Jacques Borie l'avait éprouvé à partir des effets inattendus de sa rencontre avec Lacan à Lyon en 1967. En septembre dernier, il nous rappelait, à la Section clinique de Lyon, dans l'amphithéâtre même de l'hôpital du Vinatier où Lacan fut l'invité de la psychiatrie lyonnaise, la force et l'élan qu'impulsa pour lui

cette rencontre inoubliable. Cela avait donné le ton à la responsabilité d'enseigner qu'il assumait depuis de nombreuses années auprès d'un public qu'il ne connaissait pas dans sa totalité, mais un par un. Continuer à répondre à des questions de son temps remettait sans cesse son enseignement à vif. Il n'y a pas d'autre solution que de « payer de sa personne à qui veut enseigner », avait-il rappelé à Valence à l'occasion d'une conférence sur « la question paternelle est-elle encore d'actualité ? » Dans ses interventions, comme dans ses écrits, Jacques Borie incarnait singulièrement, et sans autre pareil, la voie ouverte par Lacan, qui est « la seule formation que nous puissions transmettre à ceux qui nous suivent. Elle s'appelle : un style » [\[2\]](#).

[\[1\]](#) Cf. Borie J., « Lacan, la vie », *L'Hebdo-Blog*, n°219, 9 novembre 2020, publication en ligne (www.hebdo-blog.fr).

[\[2\]](#) Lacan J., « La psychanalyse et son enseignement », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 458.